

Montcalm, à cheval, examinait de son œil d'aigle la position des Anglais et choisissait à l'avance dans les replis de terrain qui se déroulaient devant lui les endroits les plus favorables pour placer sa petite armée.

Tout en marchant, il donnait ses ordres.

À sa droite se trouvait un taillis de broussilles qui s'étendait fort en avant ; à sa gauche s'élevaient des buttes et des buissons épais.

Il résolut de placer là les volontaires canadiens, d'en mettre quinze cents sur la droite et le reste sur la gauche.

Il disposa les cinq bataillons de troupes de terre au centre et les coupa de quelques pelotons de Canadiens cachés derrière des bouquets de bois.

Quinnipeg et ses sauvages, placés en avant, à vingt pas du front des troupes, devaient se jeter dans les premières trouées que les balles françaises feraient au milieu des rangs anglais.

La hache à la main, les yeux ardents, les narines dilatées comme s'ils eussent respiré à l'avance l'odeur du sang, les Peaux-Rouges marchant à l'avant-garde justifiaient bien ce surnom de « chiens de guerre des Français » que les Anglais leur donnaient.

Ces dispositions rapidement prises, la marche de l'armée s'accéléra.

Les tambours battaient et accompagnaient de leur sonore cadence le pas régulier des cinq bataillons. On voyait sur le fond grisâtre du sol se détacher en files bien alignées les jambes aux longues guêtres noires des grenadiers de France.

Ces braves allaient à l'ennemi d'un pas ferme et résolu. Leur regard assuré, confiant, se portait tantôt vers les lignes anglaises, tantôt vers leur général qui, marchant devant eux, semblait leur montrer le chemin de la victoire.

Mais les privations dont ils souffraient depuis le commencement de ce siège impitoyable avaient creusés de longues rides désolées dans le bronze de leurs visages. On sentait qu'ils ne soutenaient cette allure vive et martiale qu'à force de volonté opiniâtre. Leurs fusils, qu'ils avaient portés avec tant d'aisance pendant cinq ans d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, semblaient maintenant bien lourds à leurs épaules fatiguées.

La veille au matin, pendant ce conseil où Jean d'Arramonde avait été introduit, les intendants avaient déclaré qu'il ne restait plus ni vivres ni farine, et ces pauvres troupes avaient vécu comme elles avaient pu. La moitié des soldats n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

N'importe ! ils marchaient bravement, se sentant le coude et s'appuyant les uns contre les autres pour être plus forts.

Arrivés à portée de fusil des Anglais, ils firent halte.

Il y eut entre ces deux armées une seconde de silencieux recueillement, une sorte d'hésitation solennelle, comme celle qui se produit sur le terrain entre deux adversaires qui vont se livrer un combat à mort.

Puis, tout à coup, un roulement formidable éclata sur le front anglais au milieu de rapides éclairs et de flocons de fumée blanche.

La ligne française tressaillit comme si elle eût reçu un choc violent. Ses files régulières furent percées d'intervalles noirs, qui se refermèrent aussitôt.

Elle riposta par une vigoureuse décharge.

La bataille était engagée.

Pendant quelques instants, la fusillade éclata de part et d'autre, rapide, pressée, bien nourrie.

Les Canadiens, embusqués à droite et à gauche dans les

broussilles, faisaient subir des pertes cruelles aux Anglais par la précision de leur tir.

Mais les groupes de miliciens disséminés au milieu des cinq bataillons français ne purent supporter longtemps le feu de l'ennemi qu'ils recevaient à découvert.

Ils firent un mouvement en arrière.

Montcalm vit cette hésitation.

— En avant ! en avant ! cria-t-il en montrant de la pointe de son épée les lignes anglaises.

Et, éperonnant son cheval, il se jeta au premier rang.

Mais au même instant il tressaillit sur sa selle et son visage se couvrit d'une pâleur subite.

— Général, vous êtes blessé ! s'écria d'Arramonde qui, à cheval près de lui, lui servait d'aide de camp.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien ! allez railler ces gens qui semblent céder du terrain.

D'Arramonde donna de l'éperon à son cheval et courut aux miliciens.

Mais ces menaces, ses prières semblaient inutiles.

Habités à combattre à couvert dans les bois, les Canadiens placés au milieu des troupes restaient comme paralysés, et, sans tirer un coup de fusil, ils reculaient lentement devant la grêle de balles qui sifflait autour d'eux.

Leur hésitation se communiqua aux bataillons qui les encadraient.

Montcalm vit un peu de flottement dans le front de sa petite armée.

— Courage, mes enfants, courage ! cria-t-il en se retournant vers eux.

Mais aussitôt un cri de douleur sortit de ses lèvres.

Une autre balle venait de l'atteindre.

Sa main étreignit le poignet de Jean d'Arramonde qui était accouru vers lui.

— Monsieur, monsieur, dit l'infortuné général, soutenez-moi, qu'on ne me voie pas tomber !...

Et il continua à donner des ordres, il entraîna ses soldats sur ses pas, il courut aux Anglais...

Mais les deux blessures qu'il avait reçues étaient béantes. Le sang perçait son uniforme blanc et coulait en filets rouges le long de sa poitrine.

Un cri de désespoir sourd et prolongé courut au milieu du crépitement des fusils tirant sans relâche.

— M. de Montcalm est blessé !... M. de Montcalm est frappé à mort !... s'écrièrent les soldats qui voyaient chanceler leur général, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour commander encore.

Au même instant, de foudroyantes détonations retentirent sur une hauteur voisine.

Les Anglais avaient pu amener avec eux quelques canons : ils lançaient contre les Français hésitants, découragés, des volées de mitraille.

Ces troupes épuisées par la faim et par la fatigue d'une longue marche précipitée, voyant, au milieu des nuages de fumée qui semblaient lui faire un blanc linceul, leur général couvert de sang et chancelant sur son cheval ne purent soutenir le feu effroyable qui fondait sur elles.

Elles reculèrent.

Chose étrange ! ces soldats si aguerris, si disciplinés, qui, à Carillon et à Choragen avaient marché à l'ennemi avec la rigidité d'une muraille de fer, se débandèrent en désordre dès qu'ils eurent fait un pas en arrière.